

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



La belle, la bête et toute l'humanité dans un livre

Louise Simard, *Thana. Les vents de Grand'Anse*, Montréal, Libre Expression, 2002, 402 p., 27,95 \$.

Louis Caron, *Il n'y a plus d'Amérique*, Montréal, Boréal, 2002, 426 p., 27,95 \$.

Louise Leblanc, *Un grain de barbarie*, Montréal, Flammarion Québec, 2001, 320 p., 23,95 \$.

Julie Sergent

Numéro 107, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37453ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (2002). Compte rendu de [La belle, la bête et toute l'humanité dans un livre / Louise Simard, *Thana. Les vents de Grand'Anse*, Montréal, Libre Expression, 2002, 402 p., 27,95 \$. / Louis Caron, *Il n'y a plus d'Amérique*, Montréal, Boréal, 2002, 426 p., 27,95 \$. / Louise Leblanc, *Un grain de barbarie*, Montréal, Flammarion Québec, 2001, 320 p., 23,95 \$.] *Lettres québécoises*, (107), 25–26.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for Érudit, featuring the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Louise Simard, *Thana. Les vents de Grand'Anse*, Montréal, Libre Expression, 2002, 402 p., 27,95 \$.

Louis Caron, *Il n'y a plus d'Amérique*, Montréal, Boréal, 2002, 426 p., 27,95 \$.

Louise Leblanc, *Un grain de barbarie*, Montréal, Flammarion Québec, 2001, 320 p., 23,95 \$.

Roman

La belle, la bête, et toute l'humanité dans un livre

La cruauté, la cupidité et l'Amérique insufflent à Louis Caron et à Louise Simard d'excellents romans. L'humain est parfois si beau, et si parfaitement monstrueux, mais décidément notre littérature est en excellente santé...

R O M A N | JULIE SERGENT

L'IMAGE DE L'ENVOÛTANTE sauvagesse, mystérieuse et sensuelle, est sans doute un cliché aussi tenace que la blonde à la cervelle d'oiseau. Pourtant, on ne se plaindra pas que Louise Simard remette en scène sa belle et brave sauvagesse dans ce deuxième tome des aventures consacrées au peuple mesquakie, *Thana, Les vents de Grand'Anse*. Car la romancière, à qui l'on doit plusieurs romans historiques mettant en scène des femmes au destin singulier (*La très noble demoiselle*, sur Louise de Ramezay, *Le médaillon dérobé*, sur Gaétane de Montreuil, et *Laure Conan. La romancière aux rubans*), ne se complait pas plus dans la caricature que dans le simple compte rendu d'événements du temps passé.



LOUISE SIMARD



LA LIBERTÉ À TOUT PRIX

Ce que Louise Simard emprunte de nos connaissances réelles ou de nos fantasmes collectifs se retrouve adroitement embrigadé dans une fiction aux rebondissements multiples qui se dévore d'une traite. On avait d'abord découvert la jeune héroïne dans *Thana. La fille-rivière*, alors que son peuple avait été quasiment décimé par les troupes du gouverneur Beauharnois, dans les années 1720, et que Thana et son époux, le chef guerrier Kiala, s'étaient retrouvés déportés par les Français loin des rives du Michigan. Où l'auteure s'était alors appliquée à renseigner le lecteur sur les us et coutumes des Mesquakies, elle se tourne dans ce second tome du côté des esclaves envoyés en Martinique dans les plantations de canne à sucre. Déportée à Grand'Anse, Thana est achetée par la fille d'un riche planteur tandis que son mari, dont tous craignent la belligérance, croupira d'abord des mois et des mois en prison avant d'être acheté à son tour. Tous deux seront ballottés au gré des amitiés et des actes de courage, des haines et des tromperies, qui ont cours aussi bien chez les esclaves et les maîtres que chez ces déserteurs qu'on appelle les « marrons » et qui vivent un semblant de liberté dans les montagnes. De sorte que le lecteur est bien incapable de prévoir ce

qui, du bien ou du mal, gagnera au bout du compte. Mais demeure stable tout au long du récit la force d'un amour indestructible entre deux êtres cimentés par l'exil et par le fol espoir de retrouver leur terre, et leur peuple.

LES ARTS DE LA SURVIVANCE



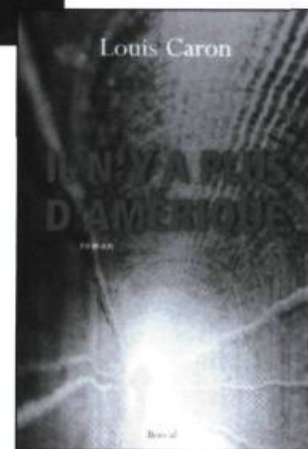
LOUIS CARON

La littérature de Louis Caron a toujours été très proche de l'histoire du Québec, le Nicolétain persistant depuis des décennies dans l'écriture du terroir, et ce, malgré les modes, voire malgré ce qui a pu ressembler parfois à l'essoufflement de sa passion, trouvant toujours de toute façon un public qui aime lire québécois, que ce soit *Le canard de bois* ou *La tuque et le bérêt*. Tant

mieux. Espérons que tous ses lecteurs le suivront dans cette voie différente qu'il semble emprunter avec son huitième roman, et que toute une nouvelle génération de lecteurs dévorera *Il n'y a plus d'Amérique*, ni plus ni moins le grand roman américain de M. Caron. Violence, sexe, spiritualité, fric, chars, cow-boys,

Indiens : tous les éléments du genre sont réunis dans cette histoire qui nous transporte de Longueuil à Central Valley, un village de l'État de New York comme il en existe des milliers, où une poignée d'hommes contrôlent l'organisation sociale, où les contrats se scellent d'un regard, et où les poings et les fusils ont toujours été plus efficaces que les palabres.

Louis Caron s'est inspiré d'un des crimes les plus ignominieux que le Québec ait connu : le viol d'un couple d'adolescents, à l'été 1979, par deux brutes qui les



ont ensuite abandonnés à leur mort en les jetant du haut du pont Jacques-Cartier. En fait d'expression de violence gratuite, le cas était on ne peut mieux choisi. Et c'est ce que Caron est allé chercher : l'illustration d'une violence démente et de l'incompréhension qu'un tel acte provoque, les deux sentiments faisant partie à divers degrés de l'expérience humaine, que l'auteur va justement continuer à sonder en plaçant sur le chemin des parents du garçon assassiné des êtres imbus de leur pouvoir, et d'autres qui ne demandent qu'à aider les moribonds que sont devenus Hubert et Suzanne, qui finissent par se séparer.

Parmi ceux qui tendront la main à Hubert, réfugié à Central Valley, deux hommes qui se croient investis du devoir d'enseigner aux hommes comment éviter les pièges de la vie. Le premier, le plus dangereux, dirige un groupe de « survivalistes » armés jusqu'aux dents ; le second, figure de l'Indien sage et courageux, chante les louanges de la nature et des valeurs traditionnelles. C'est vers ce dernier que se tournera Suzanne quand, un an plus tard, après un séjour au sein d'une secte qui n'aura pas eu complètement raison d'elle, elle voudra retrouver la trace de son mari, lui pardonner, se pardonner à elle-même, et continuer à survivre. Comme si on ne pouvait remédier à la cruauté du monde qu'en épousant sa bonté ? Tel va l'opus final de ce roman plein d'actions et d'émotions, déchaîné, mais non sans un doux murmure d'espoir.

TROP PEU D'HISTOIRE

LOUISE LEBLANC



whisky) a mené ce jour-là à jouer de la carabine. Le maître policier, Alberto Quasi, n'a pas la prestance d'un Sherlock Holmes. Mais serait-il un inspecteur brillant qu'on ne serait pas plus emballé par l'embrouillamini de motifs et de suspects mis en scène par Louise Leblanc dans *Un grain de barbarie*.

Qui a donc bâillonné l'aide-infirmière de Napoléon et volé le téléviseur du vieil homme au lendemain de cette bizarre rencontre au sommet dans sa chambre à coucher ? Problème trop futile pour être le moteur du roman, où le plus grand défi pour le lecteur consistera à savoir qui est en train de parler, tant les dialogues, qui constituent la quasi-totalité du roman, sont cacophoniques. Ce n'est pas un roman, mais deux, trois, quatre, qui tentent de s'écrire ici, et qui se trouvent étouffés par leur nombre, ou par le désir de l'auteure de toucher à trop — familles, politique, vengeances, déboires conjugaux, adolescence, jeu compulsif, mensonges, racisme, injustice —, multipliant les bouts de portraits mais négligeant de filer une trame où se révélerait quelque trait particulièrement poignant de la nature humaine. Pourtant, Dieu sait qu'il y en a.

Ça commence par la rencontre bien peu plausible, dans la chambre d'un vieux *bootlegger* alité, de ses trois enfants et du garçon-livreur, qu'ont suivi chacun de leur côté son père, sa mère, le couple de ses patrons, bientôt rejoints par un inspecteur de la police qui, comble de hasard, a grandi dans cette maison qu'habite désormais, soigné par quelques bénévoles de passage, Napoléon Lebel, noble fils spirituel d'Al Capone, qu'un accès de mélancolie (et de



Un grain de barbarie

L'Orpheline du Bois des Loups

ROMAN

MARIE-BERNADETTE DUPUY

LES ÉDITIONS JCL

En 1906, une femme à l'air revêché se présente à l'orphelinat d'Aubazine et offre de prendre à son service spécifiquement la petite Marie. La mère Supérieure hésite quelques instants, puis confie l'adolescente de 13 ans à cette étrangère.

À partir de ce moment, le destin de la jeune fille bascule. Son amitié pour Pierre résistera-t-elle à tous ces secrets qui planent sur le Bois des Loups où coule une source que l'on dit enchantée ?

Ce roman bouleversant, inspiré de faits authentiques, aux multiples rebondissements, nous fait découvrir la vie rurale française au début du XX^e siècle et nous dessine un magnifique portrait de femme éprise d'instruction et de bonheur.

JCL

1977-2002
25
ANS

d'histoires

Découvrez ce livre et plus encore sur

www.jcl.qc.ca